



Photo : Suzanne Girard

boni nu ionuși
Départ

Tenter l'érotique

par Francine Pelletier

C'est un projet qui ne date pas d'hier. Depuis le début de La Vie en rose, la question de l'érotisme nous a attirées... et puis effrayées, tant le sujet était tabou, compliqué, inexploré. Celles et ceux qui lisaient LVR au moment où ce n'était qu'un petit inséré dans Le Temps fou se souviendront peut-être d'un certain texte «cochon» (Trip de cul, notre premier texte anonyme, d'ailleurs) et surtout, ce qui avait causé plus de grincements de dents encore, des fameux Centerfolds érotiques de Nicole Morisset, notre première et courageuse directrice artistique.

C'était avant que s'enclenche la lutte contre la pornographie. Et sans doute devait-elle avoir lieu avant que nous puissions revenir sur la question d'un érotisme féminin. Car n'était-ce pas mettre la charrue devant les boeufs, penser trop à l'avenir alors que le présent faisait encore tant problème?

Lancée il y a six mois, l'idée d'un «spécial érotique» a suscité un enthousiasme beaucoup plus grand qu'elle ne l'aurait fait il y a cinq ans. Signe des temps? Signe du besoin toujours plus pressant que nous avons de dire notre amour du cul, du sexe, du «let's get physical»? De raconter ce qui se discute mal intellectuellement, ce qui, bien que ce ne soit pas notre intention première, démontrera mieux que n'importe quel argument que les féministes ne sont pas puritaines?

Viennent de paraître, aux États-Unis, deux passionnantes anthologies de textes érotiques écrits par des femmes, histoires vraies dans un cas, fictions dans l'autre (voir page 53). Au Québec, malgré les pages parfois troublantes de Brossard, Bersianik, Villemaire, etc., nous sommes encore au début de cette démarche de création d'un érotisme féminin et c'est peut-être ce qu'illustrent les huit textes suivants, qui penchent plus vers la sensualité que vers le déchaînement joyeux.

Notre récolte finale est – quantitativement – un peu maigre: toutes les femmes a priori tentées par l'expérience n'ont pas remis leurs textes, et nous en avons refusé d'autres, pas assez «érotiques». Le défi est-il encore trop grand, et «notre» érotisme trop empêtré dans la pornographie ambiante? Ce petit recueil servira, nous le souhaitons, d'encouragement à toutes celles qui n'ont pas encore osé coucher leurs fantasmes sur papier.



Mallarmé, côté cour

par Monique LaRue

C'était à Paris, vers 1970... J'ignorais presque tout de l'homme chez qui j'avais rendez-vous. Nous suivions le cours de Roland Barthes, et c'est à la suggestion de ce dernier que nous avions convenu de nous rencontrer, afin de discuter de nos recherches sur Mallarmé.

Pour l'avoir eu longtemps en face de moi, dans le local exigu de la rue de Tournon où avaient lieu les séminaires, je connaissais bien son admirable visage carré, encadré de cheveux argentés. Il était parfois accompagné d'une Italienne appelée Sologna, et d'autres fois d'un garçon aux allures affectées. Quelqu'un m'avait raconté que cette femme, le jeune dandy et lui, formaient un ménage à trois. Mais je ne parvenais pas à me rappeler son nom.

C'était le mois de juin, et il faisait très chaud. J'arrivai en nage à son appartement de la rue du Loing. Celui-ci donnait sur une petite cour où, en raison de la beauté du soir, plusieurs portes-fenêtres étaient ouvertes. Dans la musique composite des bruits qui en montaient, on distinguait la dégringolade jazzée d'un saxophone.

Mon hôte me fit signe de m'asseoir sur un canapé, face à la fenêtre à la française, grande ouverte. Il apporta de grosses olives de Kalamata, et du vin glacé. Il était très disert, et il commença à m'entretenir de Mallarmé en des termes qui m'étaient familiers mais qui, ce soir-là, me semblaient étrangement vides de sens.

La moiteur de l'air, le bourgogne fruité qui me faisait frissonner, portaient mon esprit à s'évader vers la cour, qui sombrait lentement dans la pénombre. Les lumières électriques s'allumaient une à une, et les rideaux se refermaient sur le secret des appartements.

Mon regard allait d'un îlot lumineux à l'autre quand je fus attirée par une ombre, en contrebas vis-à-vis de nous. Il y avait une femme, debout dans une fenêtre. Elle avait la peau noire, et sa silhouette s'exhi-

bait avec netteté dans la lumière ambrée de la chambre. Ses jambes semblaient miraculeusement longues. Elle marchait en se déhanchant, disparaissant et réapparaissant dans mon champ de vision. Son port de tête était celui d'un mannequin, d'une actrice. Sa monumentale stature ne pouvait pas ne pas se remarquer. À peine estompée par des rideaux de tulle, cette présence m'avait captée avec une telle intensité que je regrettais plus que tout au monde de devoir m'en détacher pour revenir à mon hôte.

Celui-ci, assis à l'autre extrémité du canapé placé dans la porte-fenêtre, ne paraissait pas la voir. Il parlait d'une voix uniforme et monocorde, et ne me quittait pas des yeux. Par politesse, je simulais l'intérêt et m'efforçais de rester tournée vers lui, tout en jetant des coups d'oeil vers la silhouette qui évoluait à quelques mètres de nous.

Un homme sortit du fond obscur de l'appartement. Il vint s'adosser au cadre de la fenêtre. À travers le fin voilage, on devinait sa nonchalance, la détente de son corps. Il était vêtu d'un seul blue jean. De longs cheveux blonds, comme cela se portait à cette époque, tombaient sur son cou.

Ils restèrent longtemps à se regarder, elle en équilibre sur un pied, appuyée par les épaules et une jambe au cadre de la fenêtre, le dos arqué, les seins offerts. Vue d'où j'étais, elle paraissait nue et parfaite, comme une statue. Il buvait, à même une bouteille. Elle fumait. De temps en temps, ils changeaient : elle buvait, il fumait. Ils ne parlaient pas.

La nuit était presque complètement opaque, et dans la cour plus calme, seul le ruban sinueux du saxophone continuait de monter et descendre. Mon interlocuteur, dont je n'avais pas osé demander le nom, me vouvoyait avec élégance. Il avait enlevé sa veste noire, et relâché le noeud de sa cravate. Il parlait des poèmes d'enfance et de jeunesse de Mallarmé, et employa à plusieurs reprises l'expression «passion blanche». La chaleur, le vin, le discours cyclique de mon compagnon, qui faisait des boucles sonores autour de moi, m'avaient peu à peu étourdie, et je me pris à lutter contre l'engourdissement, quand je fus à nouveau happée par le spectacle de la cour.

La lumière avait baissé dans la pièce, éclairée par une seule veilleuse. Mais on discernait encore ce qui s'y passait. La femme était étendue, sur un lit, un sofa, de simples coussins peut-être. La masse

sombre de son corps tranchait sur les couleurs rouges d'une couverture, d'un tapis. On entendit distinctement sa voix âpre résonner, amplifiée par l'écho des lieux : «Viens... viens... qu'est-ce que tu attends... viens donc.»

L'accent était étranger. Les paroles se détachèrent si clairement que mon compagnon s'interrompit. Nos regards se croisèrent. Il baissa le sien. Le saxophone s'était tu. Aux fenêtres voisines, des têtes apparurent. «Viens... suppliait la voix. Baise-moi. Prends-moi...» Les mains dans la ceinture de son pantalon, l'autre restait debout dans la fenêtre, les épaules secouées d'un léger rire. La voix rauque continua d'appeler, pressante, impatiente, mélangeant l'insatisfaction et le désir jusqu'à la douleur.

Mon hôte, avec une certaine hauteur, avait pendant ce temps abordé la question de la biographie de Mallarmé, qui d'après lui n'aidait en rien à comprendre l'oeuvre. La tête me tournait. Je m'efforçais de prendre part à la conversation, n'osant avouer qu'il s'agissait d'un malentendu, et que mon étude était loin d'être aussi avancée que la sienne. Je lui fis part de quelques idées sur l'effet métonymique en poésie. Ma voix me sembla dérisoire. Il fallait que je parte. Mais au moment où j'allais me lever, il s'excusa : il devait téléphoner.

La femme avait cessé son tapage. Son amant était couché sur elle, les bras étendus, tenant ses poignets peut-être... ils se déplaçaient lentement... la masse confondue de leurs corps, les cheveux blonds sur les tissus rouges, étaient aplatis par l'angle de vision, leurs gestes comme ralentis... Il l'embrassait, sans doute, pénétrant dans sa bouche... leurs gémissements étouffés se devinaient plus qu'ils ne s'entendaient... elle avait écarté ses jambes, plié les genoux... il remuait doucement... puis la silhouette siamoise se releva... elle achevait de le déshabiller... le blue jean vola dans la chambre... au son lancinant du saxophone qui avait repris, comme si le musicien, quelque part, les observait...

Je m'approchai discrètement de la fenêtre. Mais ils éteignirent la lampe. Je me rendis compte que mes mains tremblaient. Mes jambes me portaient à peine. De biais avec moi, très proche, sur le même étage, un clochard regardait en bas. Sa braguette était ouverte. La bille de sa prune reflétait la clarté d'un lampadaire. Je pouvais imaginer son teint vineux, sa barbe mal taillée. Je reculai.

Derrière moi, je sentis une présence. Mon compagnon sans doute. Je me retournai. Ses yeux brillaient de colère.

Je ramassai mes affaires avec précipitation. Il m'accompagna vers la porte, marchant derrière moi. Ma robe collait à mes jambes nues. Quand je vins pour sortir, avec la rapidité des félins, il releva ma jupe, fourrageant d'un doigt expert entre mes cuisses.

Mais je connaissais depuis toujours les matous de sa sorte, et je lui glissai des mains, me sauvant dans l'escalier. Il m'y suivit. Mes pas résonnèrent dans la cour. Rendue au trottoir je me mis à courir, mais le fou rire m'empêchait d'aller aussi vite que j'aurais voulu. Sur la rue d'Alésia, j'espérais trouver un taxi.

Une femme en conduisait justement un. Elle était accompagnée d'un chien, pour décourager les attaquants. Je lui dis de me mener à la Closerie des Lilas. Je savais y trouver un ami, que je voyais de temps en temps. Mon coeur battait et, en me poudrant les joues, je surpris dans la petite glace ronde mes propres yeux, moqueurs.

Je connaissais le désir de cet homme. C'était un désir sûr, immédiat, indéfectible. Il était attablé au milieu d'un joyeux groupe. Je chuchotai quelques mots à son oreille. Il s'excusa, paya sa consommation et me prit par le bras jusqu'à sa voiture. Par ce point de contact entre nos peaux, une décharge nous rivait comme deux aimants.

Pendant qu'il conduisait, traversant Paris vers les confins de la rive droite où il habitait, je le caressai fiévreusement, comme rarement j'avais osé, ouvrant son pantalon, excitée par l'odeur de sa chair. Il se gara.

Je me souviens de l'immédiateté du plaisir, dans l'espace restreint d'une Renault et l'éclairage brutal d'une terrasse de café. Rentrés chez lui, nous fîmes longtemps l'amour, variant librement nos jouissances. Et encore au matin. Puis ce fut fini. Je ne travaillai pas sur Mallarmé, mais sur un autre auteur. Mais cela, c'est une autre histoire.

Monique Laque, née en 1948 à Montréal, est écrivaine, professeure de lettres et mère de deux enfants. Elle a publié deux romans, *La femme dans le miroir* (1979) et *Les faux amants* (1982). Elle a reçu le 1^{er} prix du concours Radio Canada pour sa pièce radiophonique *L'engourdissement* en 1985.



Tendresse

par Marie-Claire Blais

Elles dormaient ensemble, doucement enlacées. Elles se connaissaient à peine depuis quelques heures, n'avaient échangé que quelques mots, de brèves caresses, et pourtant la chambre était pleine d'elles, de la sensuelle parenté de leurs corps, de leurs vies venues se réchauffer l'une près de l'autre, en cette froide nuit de mars. Dehors, on entendait le déluge d'un printemps glacial, une odeur de pluie et de brouillard imprégnait encore leurs vêtements, ces manteaux trop lourds, ces chaussures vaseuses, objets devenus soudain d'une morne nécessité, lorsqu'elles avaient franchi le seuil de l'appartement et qu'elles avaient parsemé autour d'elles, dans la fougue de leurs sens envahisseurs. Maintenant elles dormaient, ou feignaient de dormir, leurs regards, leurs mains, se cherchant encore, dans le chaud refuge du lit. L'élan d'une brusque tendresse, mais aussi l'appréhension de la rencontre amoureuse, lorsqu'on s'étreint pour la première fois dans la nuit, les avaient surprises, nouées là, dans cette oasis inconnue. Ce n'était là, peut-être, pouvait-on redouter, qu'une rencontre encore fraternelle, virginale, l'aube n'efface-t-elle pas souvent de sa terne lumière les gestes lumineux de la nuit, chacune n'irait-elle pas dès le matin vers ces devoirs inexorables de l'existence ?

Bientôt ce serait l'éblouissement de l'été, pourquoi se quitter déjà, si tôt, et sous leurs paupières assoupies, leurs regards s'éveillaient tour à tour inquiets, ardents, l'illumination de cet été les rapprochait déjà, leurs joues étaient brûlantes, leurs yeux scintillaient de cet espoir fugace, la vie, l'été, nous, ce temps éperdu de l'amour que l'on arrête dans une chambre, quand on sait qu'au dehors tout ne sera bientôt que froidure et étrangeté. L'une se demandait ce qu'elle aimait tant en l'autre, était-ce cette mèche de cheveux drus qui retombait sur la longue oreille ou le petit pied solide, si musclé qu'il semblait déjà prêt à la course – mais était-ce à la course ou à la fuite ? – ce pied qu'elle avait délicieusement tenu entre

ses doigts ? Mais elle pensait aussi que dans ce champ sauvage que la nuit lui avait livré, tout, dans le corps de l'autre, lui était familier, de ces pleurs salés au coin des paupières, dont elle connaissait la saveur, car au bord des yeux de l'autre, c'est son âme soudain attentive, vigilante, qui s'était penchée, suspendant l'ivresse de son corps (et elle avait pensé : elle vient d'entrer en moi sans prudence, je l'aimerai, comment faire autrement ?), de ces larmes contenues jusqu'à la vigueur du pied étroit qui l'avait fait sourire, oui, chacun de ces détails d'un corps joyeusement parcouru, ne vous retenait-il pas douloureusement auprès de lui, car il fallait tout savoir, du moins tout comprendre de ce souverain désordre qui surgissait dans votre vie.

L'autre avait froid peut-être, ou présentait-elle déjà l'heure du départ, elle dit : « Couvre tes épaules », comme si elle lui eût toujours parlé ainsi, murmuré à voix basse, mais d'un ton subtilement impérieux, cet ordre à celle qu'elle appelait déjà obscurément mon amie. Mais la bienveillance de ces mots, de ces gestes, pouvait être accordée à d'autres amantes aussi à travers de nombreuses nuits. Et celle qui avait posé ses lèvres sur cette ride qui creusait la joue de l'autre, bu l'âpreté de ses larmes, sentit passer entre elle et l'autre les débris de ces vies antérieures, ces débris qui s'affolaient seuls ou isolés de tout, dans l'air voluptueux de la chambre. Il faisait subitement froid puisque l'autre revêtait sa poitrine d'un maillot sportif, cette chose qui voilait la beauté d'un torse d'enfant (quand l'autre venait de parler de la détérioration qui accompagne toute vie, avec la souffrance et le temps) et ces mots erraient encore dans la chambre, avec leur pudeur grave, l'effritement des jours de splendeur qu'ils avaient abrités, cette chose, un morceau de coton bleu dont le corps de l'autre s'était drapé, dans les frissonnements du froid, devenait, dans les premières lueurs de l'aube, la chair et le parfum de l'autre, avec toutes ses empreintes. Le maillot de coton bleu, avec ses manches courtes, effilochées comme si les mains de l'autre les eussent cisaillées de ses doigts impa-

tients (et ces reflets jaunes sous les aisselles, d'une jaune transparence plutôt, car on y voyait brunir le duvet des aisselles en dessous, comme s'il y eut partout sous le brasier de ce corps d'autres feux qui couvaient, paisibles, couchés, les vêtements n'étant là que pour les soumettre aux lois d'une saison froide), ce vêtement d'un bleu pâle sur lequel l'aube s'était jetée, respirait avec la poitrine de l'autre, écoutait comme l'eût fait l'oreille d'une amante, les battements de ce cœur. Plutôt que d'envelopper de ses hardes bleues celle qui avait froid, il la dénudait soudain, offrant des grâces successives, la musculature d'un ventre sur lequel on reposait sa tête bien que ce fût dur, des cuisses hardies qui vous ramenaient au pied intrépide, si fort dans son désir de partir, de bouger, que les doigts épris ne le calmaient plus, le laissant s'égayer seul vers ses rêves ou sa soucieuse agitation car les corps n'étaient-ils pas comme tout le reste de nous-mêmes, compliqués, têtus, d'un entêtement qui exprimait l'ascension vers une liberté si fragilement contrainte ?

Soudain, dans ce jour violent, c'était un matin d'une extrême violence puisqu'il séparait de sa grise lumière, de son vent froid qui avait abattu des arbres pendant la nuit, ces mains encore si chaudes qui évitaient de se joindre, soudain, il fallait partir, mais il y avait encore ce même espoir dans leurs yeux, comme lorsqu'elles avaient dormi dans les bras l'une de l'autre tout en ne dormant pas, épiaient leurs désirs entre leurs paupières entrouvertes, cet espoir dont elles ne parlaient pas tout en emportant tout, cette surabondance de dons abrupts dont elles étaient étourdies, cet espoir qui n'était presque rien et peut-être tout, l'amour encore, l'amour demain, peut-être, pour l'instant, le souvenir de leurs deux souffles dans la nuit.

Marie-Claire Blais, née en 1940 à Québec, est l'une des écrivaines les plus connues du Québec. Elle a publié une trentaine d'oeuvres, la plupart traduites en plusieurs langues. Les plus récentes : *Un sourd dans la ville* (1981), *Visions d'Anna* (1983), *Pierre ou la guerre du printemps 81* (1985), *Sommeil d'hiver* (1985).



Comme dans un café
par Marie-Francine Hébert

C'est ainsi qu'il était entré dans sa vie comme dans un café. Il lui avait semblé si familier qu'elle avait eu tôt fait de le prendre dans sa bouche et de le boire jusqu'à la dernière goutte. Il faisait chaud comme aujourd'hui dans ce café où elle paraissait,

jusque-là, rivée à sa chaise de toute éternité, les jambes légèrement écartées, la jupe relevée à mi-cuisse, ses grands pieds sanglés de fines lanières de cuir blond longuement posés par terre tel un oiseau. Les sièges collaient aux cuisses et les dossiers laissaient des marques dans le dos. On sentait confusément bouger un bras, s'étirer un corps, dans un vain effort pour échapper à une indicible langueur. Certains s'étaient carrément laissés choir sur le premier appui venu ; qui sait s'ils se reprendraient jamais. Les cous avaient l'air particulièrement longs, offerts, vulnérables, comme à la plage. Les robes étaient molles et les pantalons courts et on pouvait assez facilement être indiscret en lorgnant du côté des emmanchures. Le spectacle, que certains auraient à un autre moment trouvé impudique, était là mis sur le compte de la chaleur.

Il faut dire que les regards, tout comme les fenêtres ouvrant sur la rue, donnaient l'impression d'être légèrement embués. Tout un chacun marinait dans la chaleur de cet après-midi, buvant son café par petits coups, tournant distraitemment les pages d'un livre ou d'un journal et se laissant aller à des velléités de conversation. Seul le jet de vapeur de l'appareil à faire le café au lait surgissait avec netteté en une sorte d'amplification des soupirs poussés dans l'espoir de se délester d'un peu de cette torpeur qu'on aurait dit installée à demeure. Chaque nouvel arrivant était évalué d'un bref regard paresseux jeté aux pieds et n'ayant guère besoin de remonter beaucoup plus haut que là taille pour être fixé sur le sexe, le statut, le grain de peau et ces menus détails qui éveillent ou non l'intérêt.

C'est ainsi qu'il était entré dans sa vie comme dans ce café, balayant vaguement l'horizon un peu au-dessus des têtes à la recherche d'une table libre. Elle n'avait pas eu à lever les yeux beaucoup plus haut que le short de jogger bourgogne pour reconnaître, aux longues jambes qui en émergeaient, l'un de ces grands mammi-fères doux de poils et de cuir qui vous donnent sur-le-champ envie d'y tendre le doigt, la main, le sexe, le coeur, parfois même l'âme tout entière. Il avait suffi qu'il se retrouve entre deux tables à portée de la main pour qu'elle ne puisse s'empêcher d'en glisser une entre le t-shirt et le short, accédant ainsi à cette fine couche de peau moite qui lui collait aux flancs comme une antilope. Il s'arrêta net et s'abandonna là. Il ne pouvait faire autrement que de

suivre les yeux fermés, sur des voies qu'il n'aurait jamais cru possible d'explorer autrement qu'en rêve, cette inconnue de chair et d'os. Qu'elle introduise subrepticement l'autre main entre ses genoux et remonte alternativement l'une et l'autre cuisse s'inscrivait dans la suite logique des choses.

Il n'en crut pas moins défaillir quand elle le prit tout doucement par le fond de la culotte et le ramena lentement et sûrement à elle, tant et si bien qu'il put bientôt sentir la chaleur de son souffle à travers le nylon du short. Qu'elle file tout droit vers l'entrejambes lui sembla tout aussi criant d'à-propos qu'une réaction des plus vives de la part des clients du café. Mais, s'il se sentit tout entier projeté hors de lui dans ce sexe soudain animé d'une vie propre, ce qui restait de clients, un bon nombre s'étant vraisemblablement esquivés en douce, parut s'enfoncer d'un cran dans le calme lourd de cet après-midi-là. Une grande fille aux cheveux courts et aux gestes longs en émergea, le temps de se débarrasser nonchalamment de ses sandales, de poser ses pieds nus sur l'un des barreaux de la chaise de sa vis-à-vis et de poursuivre avec elle la lecture du journal de fin de semaine comme si de rien n'était.

Il fut vite ramené à lui et faillit littéralement perdre pied quand l'inconnue l'empoigna à la racine du plaisir avec autant d'assurance qu'il l'aurait fait lui-même et le faisait souvent car il rêvait beaucoup. S'il subsistait le moindre doute sur ce qui se passait entre eux, il venait sûrement de tomber en même temps que le short de nylon qu'elle avait écarté du revers de la main tel un détail encombrant. Les murs du café allaient à coup sûr se refermer sur eux en autant de portes. Ils restèrent immobiles, en suspens, la main dans le sac, s'attendant au pire. C'est à peine s'ils percurent un léger froissement de tissu laissant supposer que leur voisine de droite venait de resserrer les cuisses sur un peu de malaise et beaucoup de plaisir ou l'inverse. Il était maintenant plus nu qu'il ne l'avait jamais été, bandé comme un arc, à la merci d'une inconnue dont il ne connaissait pas le visage mais appréciait avec émoi le tour de main.

De le sentir offert avec autant d'ardeur l'émut tant qu'elle ne put s'empêcher de l'éprouver davantage. Elle n'oserait pas. Oui, elle osait attaquer son désir à la base, faisant claquer la langue comme une enfant. Il n'était plus qu'un sexe dans la main de cette femme. Le clap-clap de la langue en alternance avec les bruits de succion résonnaient à leurs oreilles à la manière d'un pouls trop élevé. Le client assis à la table d'en face eut beau s'absorber dans la contemplation du menu, ils n'en crurent pas moins le voir trembler dans sa culotte. Ne venait-il pas d'entreapercevoir cette femme prendre cet homme dans sa bouche avec l'intention

manifeste de le boire jusqu'à la dernière goutte ? Elle y aurait bien consacré le reste de sa vie, ou tout au moins de l'après-midi, mais quand l'air embauma d'un seul coup ce fumet mi-chair mi-poisson, un trouble, dont on oublie de fois en fois l'intensité, irradiait du plus profond d'elle-même et la laissa ouverte telle une chatte en chaleur, les pattes de derrière légèrement fléchies et le croupion retroussé à l'envi sur son siège.

Comment le patron pouvait-il feindre d'ignorer plus longtemps ce qui se déroulait dans son café, lui qui avait plus que tout autre une vue imprenable sur autant d'impudeur ; elle allait toujours nue sous la robe les jours de grande chaleur. Il n'en continua pas moins de nettoyer son comptoir avec une étonnante application. Être prise vivement par la peau des fesses. Sentir un doigt s'enfoncer en elle comme elle en enfonçait maintenant un dans le troufignon de ce bel animal qui l'épousa aussitôt comme un gant de peau. Leur voisin d'en face venait de s'approcher du patron ; il leur était impossible de distinguer le moindre mot parmi les bruits sourds de l'échange. Que quelque chose éclate, l'indignation, la colère, la fête, l'orgie, des applaudissements, n'importe quoi.

Cela jaillit et se réverbéra en eux avec une telle force qu'ils ne pourraient jamais plus entendre le jet de vapeur de l'appareil à café au lait sans que se déclenche aussitôt le film de ce qui allait devenir leur plus cher fantasme. Non, il n'allait pas s'échapper lui aussi. Pas avant d'avoir mis le doigt, la main, le sexe, le coeur et peut-être même l'âme tout entière au corps de cette inespérée et ineffable inconnue. Elle se retrouva bientôt à plat ventre, dépliée sur la table, les fesses entrouvertes comme un grand livre. Quand il s'y jeta la tête et les bras en avant, elle crut fondre et s'écouler d'elle comme le café du client de la table d'en face malencontreusement accroché au passage et dont on entendait le drip-drip interminable sur le plancher de bois.

Retrouver au coeur de cette femme un goût de fond, une odeur sauvage qui lui donnait l'impression de flairer chaque fois ce quelque chose d'inqualifiable, d'élémentaire, tapi dans les profondeurs humides de chacun. Il ne put résister longtemps à l'envie d'y chercher racine. Quand il déposa une main sur sa hanche et l'ouvrit de l'autre avant de la pénétrer, elle sut qu'elle l'avait dans la peau car il

Suite à la page 39

Marie-Francine Hébert, née en 1943 à Montréal, est écrivaine de métier et se penche depuis longtemps sur deux sujets en particulier : les enfants (elle a une fille) et l'érotisme. Elle faisait d'ailleurs figure de pionnière en publiant, en 1970, *Slurch*, une suite érotique, et *Miscible* (poèmes). Elle prépare actuellement, pour les enfants, un cinquième album, *Venir au monde*, et une série de 13 émissions télévisées sur la sexualité.

Le doigté

par Louise Desjardins

- Maintenant tu es trop grande.
- Trop grande ?
- Oui, depuis que tu as eu des enfants, on dirait qu'il y a moins de résistance en toi.
- Ah !

Il s'était retiré promptement comme d'habitude, se ruant sur les papiers mouchoirs pour ne pas tacher les draps.

Elle mettait enfin le doigt sur la cause exacte de son désenchantement. Les nuits avaient viré à l'ennui, et ce, depuis quelques années. Pour des raisons strictement physiologiques, venait-il de dire, l'amour mourait à petit feu au beau milieu des draps.

Elle commença à se documenter sérieusement sur la chose et tomba sur cette tête de chapitre : *Les exercices de Kegel*. « Lorsque vos muscles pubococcygiens sont flasques, il est difficile d'avoir des orgasmes, particulièrement si vous avez eu des enfants. »

Ah bon.

« Faites ces exercices tous les jours :
1- Dix contractions. Une pause puis répétez deux fois la série de contractions.
2- Contractez vos muscles une fois et tenez la contraction dix secondes. Répétez trois fois¹. »

Elle crut qu'elle n'avait rien à perdre et décida de s'y adonner sérieusement. Elle cacha prestement son livre sous le matelas et elle s'installa dans un endroit sûr, dans le fond de sa garde-robe par exemple, un miroir entre les jambes. Elle s'assit par terre, les coudes enfoncés dans les souliers : une lampe de poche bien disposée empêchait que l'endroit fût complètement noir. Les ourlets des robes et des pantalons lui ébouriffaient un peu les cheveux.

Voyons voir si c'est si grand, se dit-elle, et elle commença par écarter les petites lèvres avec les doigts de sa main libre. Oh !

Elle a quinze ans la première fois au cinéma. Gerry descend habilement ses doigts salés de pop corn jusqu'à ses petites lèvres en suivant les plis de sa jupe fendue sur les côtés. Elle-même n'oserait toucher de ses propres doigts une telle zone parfaitement érogène et défendue. L'effet de surprise se transforme en effet du tonnerre avec éclat et coup de foudre. Le film continue de se dérouler entre ses jambes et le générique se prolonge à travers le halo d'un french kiss. Quand elle rabat le siège de velours rouge, elle sent un peu d'humidité.

Et voilà qu'elle obtenait le même résultat devant sa glace à main, son majeur éclairé avec adresse à cette place sombre et juteuse. Elle se dit : « En effet, c'est bien grand, mais c'est trop confortable pour un seul doigt. » Oh ! elle revient de voyage en juillet et il fait bien chaud dans la Simca grise. Elle garde la roue pendant que Sam promène méticuleusement la main gauche sur sa cuisse droite. Avec doigté il avance vers la lisière de dentelle élastique. Oh ! elle pèse très fort sur l'accélérateur et elle crie : « Plus vite, plus vite ! » Il lui répond : « Chérie, c'est toi qui conduis. »

Elle applique les freins brusquement et bifurque dans un chemin de traverse. Le soleil brûle la banquette. Maintenant deux doigts, puis un troisième. Que de place, que de place ! Et pourtant aucun enfant n'a encore altéré démesurément son espace intime.

Sam est le premier qui va si loin en elle, il manie son petit bâton avec une adresse consommée. Elle s'étonne des résultats obtenus par cette chose douce et rouge et ferme, à peine plus grande qu'un rouge à lèvres.

Il n'arrête pas de dire : « Tu es belle », et

elle le croit dur. Il laisse, comme autant de trophées, des taches d'apparat sur la banquette avant de descendre. Elle reste seule à les essuyer avant de se rendre.

Elle agita son propre majeur sur le pourtour des lèvres et voilà que ses tempes prirent feu sous les robes et les pantalons. Elle criait des Oh ! qu'elle étouffait à mesure. Quelques souliers à talons hauts se renversèrent sous la poussée.

Elle ne pouvait pas crier plus fort ni plus longtemps, les enfants auraient été alertés. Papa qui travaillait à son bureau aurait été dérangé par le charivari. Elle s'arrêta net et sortit le sourire aux lèvres de sa caverne. Elle prépara le repas du soir sans qu'on pût deviner qu'elle avait fait ses gammes tout l'après-midi en utilisant le bon doigté.

Ce soir-là, il avait éteint la lumière, disposé des papiers mouchoirs sur la table de chevet, appliqué machinalement sa main sur un de ses seins. Elle avait dit :

- Non.
- Pourquoi ?
- Tu es trop petit.
- Trop petit ?
- Oui.
- Ah !

Puis elle avait changé de lit, puis changé de chambre, puis changé de maison. Du bout des doigts. Ni grande, ni petite. ✕

Louise Desjardins, née en 1943 à Noranda, est professeure et écrivaine. Elle a publié deux recueils de poésie au Noroît, *Rouges, chaudes* (1983) et *Les verbes seuls* (1985), et, à L'Estérel, *Petite sensation* (1985). Elle collabore à plusieurs revues littéraires : la *Nouvelle barre du jour*, *Estuaire*, *Voix et images*.

1/ *Le sexe au féminin*, Carmen Kerr, Éditions de l'homme, 1979, p. 187-188.



Viens, on va se faciliter la vie...

par Hélène Pedneault



Aline Martinneau

«...les sens sont morts en profondeur pour qu'on ne distingue pas –ou rien d'autre qu'un progrès de la technique de la peur– entre «Les oiseaux» de Hitchcock et une pub fasciste STOP en tous cas, je suis convaincue que les tympanes sont gavés STOP que les coeurs sont très durs, et que seule la peau du dedans de cuisse porte quelque espoir de silence et de douceur.» Suzanne Jacob, 1985

Il n'y aurait jamais eu rien de plus beau au monde que son sourire s'il n'y avait déjà eu auparavant la bouche qui savait faire le sourire. J'observe quelqu'un de très près, je me sers de mon oeil comme d'une loupe, et je vois des choses étonnantes. Les pores de la peau sont des trous véritables par lesquels on peut entrer une fois qu'on a laissé la sueur sortir. Nous on est là pour usurper seulement. Toujours. On entre par où la sueur sort et ça ne goûte jamais pareil parce que le salé appartient à la sueur, et que la sueur ne vient sur nous que lorsqu'il y a quelque chose qui se passe dans la peur, dans la terreur, dans le désir ou dans le grand débat du coeur et des jambes, c'est la même chose quand on y pense. Quand on fait une autopsie du désir, c'a toujours l'air d'une autopsie. Le désir s'en absente et revient dans une heure, quand on s'est lassé d'essayer d'expliquer.

Je ne peux pas souhaiter être plus près. Il y a pourtant une table et une nappe en papier entre nous. Et tout cet encombrement dessus. J'atteins son milieu et rien ne bouge. Le désir surprend toujours quand on est en train de faire autre chose, de manger ou de rire. De rire surtout. Ou de ne pas y penser. Et même si on se fait croire qu'on ne le reconnaît pas à chaque fois et qu'on regarde ailleurs. Les garçons s'agitent entre les tables et le bruit monte vers le haut et retombe sur nous, pluie acide. Il se cogne partout dans son billard aveugle, il grogne et s'amplifie, suinte aux murs, gicle, rebondit. Il ne peut rien contre la liquéfaction qui nous concerne en exclusivité.

Et pourquoi je ne dirais pas que ta sorte de peau me fait défaillir. Pourquoi pas. Il faut bien commencer quelque part à désirer. C'est arbitraire puisque tes yeux et tes fossettes avaient déjà commencé à me commencer dans le désir. Et probablement aussi ce que tu disais. Et aussi ce que tu ne disais pas parce que ce n'était pas vraiment nécessaire. La sueur commence à couler sous les seins chez moi. Pas obligatoirement parce qu'il fait chaud. Et je ne peux pas faire autrement que de le savoir. Elle coule et je parle malgré tout. Elle chatouille lentement. Elle coule comme tout ce qui coule, vers le bas, comme pour rejoindre une source plus importante, plus majestueuse. Ma sueur est un affluent. Tout

coule comme quand ça fond. Parce que ça fond. Puis ce sont mes tempes qui battent comme des peaux de tambour d'Afrique. Comme l'effet du vin. Puis c'est tout le reste, je ne sais plus dans quel ordre ou dans quelle simultanéité. Ma main qui se surprend à vouloir prendre celle qui émiette le pain ou triture le carton d'allumettes. Ou celle qui passe son doigt doucement sur le rebord d'une assiette vide. Ou qui ne fait rien. Simplement d'être à prendre. J'entends plus. J'entends tout. Un magnétophone se déclenche tout seul et enregistre, je dirais avec la précision d'un microscope. L'image et le son organiques. Je ne peux plus dissocier. J'ai des oreilles dans les yeux et des yeux dans les oreilles.

Le temps passe et nous caresse au passage comme il ne le fait pas souvent. Il pense à nous caresser avant qu'on ne le fasse, avant même qu'on y songe précisément. On tête encore le dernier café qu'on n'ose pas finir parce qu'on ne sait pas dans quelle forme on va se retrouver ensemble. Together. To-get-her. Et il faut encore penser à l'addition. Le lit est tellement loin qu'on ne sait pas si on va pouvoir y arriver. Il y a tant d'autres couches à traverser. Maintenant il n'y a pas plus de bruit dans le restaurant, même s'il est rempli à ras bord comme d'habitude. Le magnétophone ne capte plus les bruits du restaurant. Il va chercher tous les silences, même si les mots continuent de se débattre, encore tellement nombreux. La seule chose qu'on ne peut pas faire c'est d'arrêter le temps, et on y arrive presque malgré tout.

Mais comme il est difficile d'arriver jusqu'à un lit. Il faut faire tant d'efforts surhumains pour payer, s'habiller quand c'est l'hiver, sortir, prendre un taxi ou marcher, ou monter des escaliers interminables après avoir débarré une porte. Comme le lit est loin. Tellement loin qu'on a déjà presque changé de sujet et qu'on a oublié de continuer de fondre. On a commencé à se reconstituer. On oublie. Il faudrait pouvoir s'étendre dans le restaurant, se rapprocher jusqu'à ce que la table n'existe plus, et se prendre sur place, en toute intimité. En toute chaleur. Mais il y a la taxe à rajouter aux additions, le pourboire à calculer, les retardataires comme nous, pour des raisons diverses, et le garçon qui veut finir son quart. Il est

excédé, je suis excitée. Toi aussi. Il ne nous voit pas. J'ai entendu tes jambes s'écarter sous la table, et j'ai senti ton sexe venir jusqu'à moi. Il venait aussi de tes yeux et de ta bouche. À ma rencontre. Et j'étais là, absolument. Personne n'a rien vu. Ils n'ont pas vu l'eau me venir à la bouche quand tu t'étais, quand tu t'allongais vers moi. Ils n'ont rien vu du tout. Ils ne m'ont pas vue te recevoir au complet et manquer de souffle. Ma cigarette fumait quand même au bout de ma main. Ils n'ont rien vu d'autre que la fumée qui s'alanguissait entre nous. Je suis entrée dans ton sourire et même dans ton rire, je suis revenue, je suis venue. Je suis entrée partout, tranquillement.

Viens on va se faciliter la vie. L'histoire ne le dira pas. Le coton de ma blouse ne peut plus rien cacher, mes seins pointent jusqu'à ta bouche. Tu vois leur durcissement, tu le sais et tu le veux. Et j'entends dans ta voix un manque, une ellipse dans le souffle qui ne se rend plus par le canal habituel. Ta bouche est déjà occupée. Je parle avec ta salive. Ton souffle est en moi et m'alimente. Je te prête ma peau.

Viens on va se faciliter la vie. Je te redonne ton souffle pour que tu puisses retrouver notre calme. Parvenir jusqu'à ce calme. N'explose pas. Je veux que tu saches que je comprends les volcans qui dorment. N'explose pas. Le coeur nous manque. On ne dit pas n'importe quoi mais on le sort comme ça vient. Nos langues se parlent entre elles. Nous comprenons tout. Nous sommes en eau. Nous sommes en nage. En âge. Nous ne savons plus écrire et nous n'avons jamais fait l'amour avant. Analphabètes. Tu frissonnes. Tu passes la main dans tes cheveux.

Viens on va se faciliter la vie. J'ai besoin de traverser ton corps pour venir jusqu'à moi. Nous prenons l'eau. Ça coule de toutes parts. Tous tes orifices ont leur liquide et chacun d'eux m'étanche. Et chacun d'eux me reçoit. Et parce que chacun des miens te reçoit aussi, on se revoit demain. ✕

Hélène Pedneault, notre délinquante préférée, est née en 1952 à Jonquières. Journaliste à la radio et dans la presse écrite, éditrice (au Biocreux), elle est actuellement recherchiste à l'émission *Droit de parole* et chroniqueuse à *Montréal ce mois-ci*, en plus de collaborer à *La Vie en rose*. Elle écrit aussi des chansons et des textes de fiction.



Vous, découverte nue
par Carole Massé

Comment, vous absorbant en cette étroite solitude qui vous drapait le corps à la manière d'une vierge orante, façonniez-vous cette étreinte continuelle de mon corps, de ses angles dans les encoignures du vôtre ? Comment, sans me voir, mouliez-vous vos formes et intégralement aux miennes que je nous aurais crus couchés, vous, coulant par tous vos orifices sur moi et modulant de toutes les façons mon nom que vous aimiez comme les bonbons, enfant, dans votre bouche. Ou me caressiez-vous alors sans même le savoir, tel un après-midi, à genoux, à côté de la baignoire ; vous me laviez et à la toute fin savonniez mon sexe en riant. Plongée graduellement en quelque émotion innommable qui vous dilatait les narines, agrandissait vos yeux, entrouvrait vos lèvres, vous n'avez pas su ce qui s'écoula de votre bouche habitée de moi, mais que j'ai vu, secoué, frémillant parce que l'intérieur de vous s'était vu soudainement : un filet de salive.

Quand je vous ai montré, par ma propre émotion, la vue que vous m'aviez offerte de vous sans le savoir, vous avez eu «honte», à vous enfouir le visage dans vos mains ; comme si je vous avais brusquement découverte nue, mais par le visage, et dévoilée dans ce désir que vous ne conteniez plus de vous ouvrir à moi jusqu'au revers de votre conscience. Alors j'ai léché vos mains que vous m'avez tendues sans plus de retenue. Avec la grâce de la nageuse aspirant les moindres vagues de mon désir pour le faire sien, vous vous êtes glissée par-dessus la clôture des sexes et allongée tout contre moi, dans l'ébahissement des premières eaux apprivoisées où vous flottiez, les bras noués autour de mon cou, vous nous imaginant perdus au milieu de la mer.

L'on a flotté ainsi au moins une heure, vos larmes se mêlant à vos huiles, les eaux nous pénétrant de nous jusqu'aux os, imbibé chacun de l'autre, avec les pores gonflés de belles éponges, pour aller nous débonder dans les draps, nous pressant l'un contre l'autre dans le chuintement des chairs trempées qui avait l'éclat des rires que vous étouffiez sous la rougeur des joues quand j'essayais avec ma langue votre entrecuisse, au tout début du moins ; après je me souviens des bruits d'eau qui claquaient dans les profondeurs de votre sexe quand vous ne riez plus et cherchiez à avaler encore plus que ce que la raison vous permettait.

Je me souviens d'un dimanche matin où en vous toujours, mais savions-nous quand j'étais en vous et quand je ne l'étais pas, étant en vous avec mes mots, mes odeurs, ma voix qui vous enivraient au point de chanceler debout, ce matin-là en vous par votre sexe qui coulait à flots, par vos yeux qui bruinaient de bien-être, j'ai

poussé si loin en vous, au cœur de ce qui vous faisait ce corps d'émois en absence de corps, que soudainement j'ai vu vos yeux chavirer dans les miens, votre visage blêmir en glissant sur le drap : vous avez ressaisi d'une main votre cœur qui fuyait au galop, en tirant tout le dedans de vous vers le dehors et vous avez geint comme sans voix ou sans plus de moi. Je vous ai enroulée dans les draps. Vous me faisiez signe en silence de ne point bouger, ni parler, ni vous embrasser d'un seul regard de plus. J'ai fermé la porte de la chambre derrière moi.

Aimer, pour vous, comporterait épidémiquement ces affres de la délivrance ; j'attendrais chaque fois inquiet de ne vous savoir mourante ou vivante de cet accouchement répété d'une autre frayeur qui était la poussée incontournable de votre désir, retenu jusqu'à ce jour au fond de votre ventre. Ce désir sortait graduellement la tête, les épaules, les hanches, les jambes et libéré, vous faisait vous relever de vos couches, enroulée dans vos draps jusqu'au cou, telle une momie ressuscitée, et me racontant le songe qui vous avait ravie : *Je buvais vos yeux et mon désir m'aspira en eux. Vous me happez par mon désir sans limite de vous et mes limites éclatent. Mon cœur, mon cœur, vous le voyez bien, c'est de vous qu'il éclate.*

Je vous reprenais dans mes bras, vous allongeais sur les débris de votre cœur énamouré, en déroulant vos bandelettes. Je reconnaissais le bruit de la mer qui se déversait entre vos cuisses, l'embrun sur vos pores, vos moindres orifices en fleur ou en coquillage, le varech de votre chevelure, la plage du désir dans vos yeux de nouveau ouverte et je vous reprenais dans l'infini de ce déferlement où vous me pointiez fièrement, par vos cris, abandonnée dans le sable, une petite peur de plus.

Un jour, ce fut moi qui défaisais presque en me retournant sur le dos pour vous sentir debout, à côté du lit, relevant lentement votre robe sous laquelle vous ne portiez pas de culotte. Je sortais à peine d'un rêve et déjà, dans le brouillard de vos formes, je m'enfonçais dressé en vous, si soudainement pris par vous que c'était vous qui vous enfoncez voluptueusement en moi : je dus vous emprisonner dans mes bras en geignant, le souffle me fuyant à la manière de l'ultime exhalaison d'un mourant. Vous, vous frémisiez dans ma prise, tel un oiseau que j'aurais saisi au vol par crainte qu'il ne me crève les yeux et dont l'élan

Suite à la page 39

Carole Massé, née à Montréal en 1949, a d'abord publié de la poésie : *Rejet* (au Jour, en 1975), puis, aux Herbes rouges, deux romans : *Dieu* (1979) et *L'existence* (1983), des poèmes : *L'autre* (1984), un essai : «La femme à l'écriture», dans *Qui a peur de l'écrivain* (1984). Son *Nobody* paraît en août 1985 et «Vous, découverte nue» est un extrait de son prochain roman : *homme*.





Aigres-douces

par Lucie Godbout

Oups ! Elles étaient un peu rondes, un peu chaudes peut-être... Étourdies de soleil aussi. Leur peau paraissait trop petite, leur corps aurait voulu déborder et se répandre. Légèrement rougies, sensibles au toucher, la moindre pression du doigt laissait des traces.

Elles se regardaient en silence. Nulle n'aurait su comment parler. D'ailleurs de quoi ? Elles se regardaient donc. Ni l'une ni l'autre n'osait un geste. Le désir s'installait, devenait presque palpable et cette absence de mots, de gestes, le faisait gonfler jusqu'à prendre toute la place entre leurs deux corps. Leurs odeurs se confondaient, elles y étaient attentives pour la première fois. Jamais elles n'avaient pensé... enfin, jamais il n'avait été question...

Je crois bien que l'indépendance avait été jusque-là leur qualité première. Oui. L'anonymat, la deuxième. En groupe ou en famille, elles se sentaient seules, comme bien d'autres. Rien ne les distinguait. Si elles avaient eu un passeport ou un casier judiciaire, on y aurait lu «signe particulier : néant». Elles avaient profité de tout ce qui passe, surtout du temps. Se laissaient balloter sans projets.

Mais maintenant qu'elles étaient si proches, si intensément portées l'une vers l'autre, le temps était ce qui leur manquait le plus. Elles souhaitaient devenir des objets de cire, ou mieux encore, une nature morte pour demeurer éternellement ainsi, tout près, le souffle coupé, inertes et sans paroles inutiles. Lentement elles s'imprégnaient de l'identité de l'autre. Passaient en revue tous ces petits riens si importants : la lumière qui dessine les contours, les couleurs de chaque partie du corps de l'autre, les creux et les renflements.

Jamais elles ne bougeraient d'ici. Une main pourtant bougea, caressa, s'attarda aux rondeurs. Un bref frisson, presque un sursaut, s'ensuivit. Prises d'un indicible étourdissement, les deux pommes se retrouvèrent dans un bol. Leur avenir était inscrit dans la compote. 

Lucie Godbout, née en 1956 à Trois-Rivières, est comédienne et membre des Folles Alliées, qui publiaient leur première pièce de théâtre, *Enfin duchesses !* en 1984 et joueront bientôt à Montréal leur *Mademoiselle Auto Body*. Elle est également animatrice à Vidéo Femmes, à Québec.

HISTOIRE DE

«Les féministes qui ont tenté de créer un art érotique, tandis qu'évolait parallèlement le mouvement antipornographique, ont provoqué les hauts cris. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir les gens s'exclamer avec dégoût et taxer de pornographie la peinture érotique d'une artiste féministe. Les artistes féministes engagées dans la création érotique ont encore beaucoup de chemin à faire avant de voir leur art reconnu. Supposons qu'elles doivent se tromper quinze fois et réussir à la seizième... elles laisseront peut-être tomber à la quatorzième tentative.»

Barbara Kerr, cinéaste américaine, membre du Feminist Anti-Censorship Task Force

Pourquoi le texte d'Anne Dandurand, *Histoire de Q*, a-t-il besoin d'un aussi long prologue ? Parce qu'il nous a profondément divisées, monopolisant quasiment, trois mercredis soir de mai, tout l'agenda du comité de lecture. Sa publication, finalement, est le résultat de discussions torturantes, d'allers et retours du consensus, de consultations nombreuses. Compromis boiteux ou position éditoriale courageuse ? Ce sera à vous de décider. Vous préféreriez peut-être lire la fiction tout de suite (page 34), avant de savoir toutes les péripéties ayant mené à sa publication et que j'essaierai de résumer ici, péniblement, comme toujours quand on tranche dans le vif.

Le premier soir, nous avons laissé *Histoire de Q* en attente. Voter ne nous aurait servi à rien. La plupart des membres du comité de lecture (Ariane Émond, Gloria Escomel, Lise Moisan, Francine Pelletier) s'y opposaient, à cause de son ambiguïté et de sa violence, toutes choses que nous dénonçons, entre autres dans la pornographie. Trois autres personnes – Hélène Pedneault, Marie-Claire Trépanier et moi – le défendaient, y voyant plutôt une parabole, une démonstration sur l'amour, un texte à prendre au second degré. Mais personne n'osait jurer de rien. Le délai porterait conseil.

La semaine suivante – on avait entre-temps accepté cinq autres textes –, la discussion reprit, cette fois plus véhémente. Après une deuxième lecture, Francine Pelletier avait changé d'idée : il y avait maintenant trois femmes *contre* et trois *pour* (sans compter les absentes). Les positions se démarquaient.

Distribué les jours suivants parmi les permanentes de LVR, *Histoire de Q* sema, comme on dit, la consternation : horreur,

malaise, dégoût, principes féministes et réflexes viscéraux... Les partisans du refus voyaient se confirmer toutes leurs appréhensions : si ses propres artisanes ne le «prenaient» pas, comment les lectrices et abonnées d'un magazine féministe recevraient-elles un tel texte ?

Le mercredi suivant on ramena *Histoire de Q* sur le tapis, quand Lise Moisan, absente la deuxième fois, avoua qu'elle avait changé d'avis et le publierait mais accompagné d'une «mise en garde» expliquant nos réserves. Diane Poitras invoqua, pour le publier, la responsabilité de LVR. C'était, de nouveau, le feu aux poudres : la majorité venait de changer de camp, le ton monta, on comptabilisa les arguments *pour* et *contre*, ceux-ci, l'emportant largement. Indécision totale, ressentiment croissant, plaidoyers émotifs et tentatives de rationalisation, têtes froides contre tripes à vif : il y avait longtemps qu'une question aussi privée et politique ne nous avait amenées dans ce genre d'impasse. Vers 11 heures, personne n'osait plus parler !

Finalement, la majorité coupa court à sa propre indécision en proposant de le publier assorti d'une introduction et des propos des dissidentes. Le débat à lui seul justifiait la publication. Autrement dit, *La Vie en rose* est là aussi pour soulever des débats, pour creuser ces questions douloureuses que sont la pornographie, l'érotisme, la sexualité, pour mesurer notre vrai seuil de tolérance, les vraies raisons de nos refus. Il est significatif que ce soit ce texte-là qui nous ait divisées, et pas un autre. Il ne nous érotise pas, c'est vrai. Mais il nous trouble, nous rend malades ! Pourquoi le cacher ? Pourquoi ne pas avouer notre malaise et laisser ensuite les lectrices se faire leur propre opinion ? Bref, l'intérêt du débat et la volonté d'y intéresser les lectrices l'emportèrent. Et la soirée se termina en débandade générale.

.....PROLOGUE

par Françoise Guénette

Le lendemain, spontanément, les employées de LVR ajoutaient leurs mots de protestation à ceux de Gloria et d'Ariane. Voici un montage de tous ces commentaires négatifs.

Gloria Escomel, secrétaire de rédaction, s'y oppose d'autant plus qu'il s'agit d'une revue féministe : «Dénoncer les effets de la violence dans la porno lorsque des femmes en sont victimes, mais endosser l'inversion des rôles me semble une inconséquence majeure. Toute torture est odieuse, surtout associée à l'érotisme ou, pire, à l'amour. Et quel aveu d'impuissance que d'obtenir cette soumission par la contrainte physique ou mentale et non par l'art d'en susciter l'envie! Exciter sexuellement jusqu'à la douleur, et ne pas satisfaire le besoin entretenu, c'est l'arme des allumeuses. Une torture parmi d'autres pour créer le réflexe masochiste, plus perverse sans doute que le viol, mais aussi cruelle. Publier ce texte dans *La Vie en rose*, c'est renforcer l'image de la féministe revancharde, castratrice et «dévoreuse d'hommes», avide de vengeance : manque certain d'imagination et... d'humanité.

«La diffusion d'images sadiques me semble dangeureuse : au pire, elle flatte nos bas instincts ; au mieux, elle les banalise et nous y accoutume, surtout si c'est sous couvert d'esthétisme. Le seul instinct que je trouve dangereux d'attiser est justement le sadisme, déjà présent en nous, consciemment ou non.»

Ariane Émond, responsable de la promotion, est aussi cofondatrice de LVR : «Dès la première lecture, cette fiction m'a révoltée. Pour moi, l'érotisme se conjugue au plaisir, à la joie. Je voulais, par ces fictions érotiques, donner du plaisir à celles et ceux qui nous liraient. Et, en prime, faire reculer le vieux préjugé selon lequel les féministes sont antisexe, puisque antiporno.

«D'abord, *Histoire de Q* n'est pas érotique. C'est une histoire lugubre où suinte le mépris et je suis allergique au mépris. Spontanément, je me suis identifiée à l'homme torturé, jamais à "celle qui l'aime". Mais, contrairement à lui, je n'en redemandais pas à la fin. J'étais en colère.

«Je n'arrive pas à établir deux poids, deux mesures. Si un homme avait signé cette même nouvelle, jamais nous ne l'aurions publiée, même pour relancer le débat. Nous y aurions vu et dénoncé ce qui y est : une banalisation de la violence, du viol, du mépris, du sadomasochisme, des procédés pornographiques.

«Cette complaisance soudaine de féministes envers des fantasmes féminins violents m'inquiète et me déroute. Qu'aurons-nous à redire ensuite à tous ces défenseurs de photos «artistiques» à la *Penthouse*, où des femmes sont aussi ligotées têtes en bas ? Les images et les mots publiés dans *La Vie en rose* prennent souvent une importance et des proportions insoupçonnées. Je ne veux pas censurer ce texte mais je m'y oppose parce qu'il est sexiste, violent, sadique, antiféministe. Parce que sa publication risque de nous aliéner la confiance de nos lectrices. Parce qu'il m'apparaît ridiculement peu stratégique de vouloir relancer le débat «érotisme VS pornographie» avec ce texte qui, à mon sens, n'avance en rien le débat. Au contraire, il braque et antagonise inutilement.»

Louise Legault, une des «vieilles» de LVR, est responsable des finances : «Pour moi, *Histoire de Q* n'est nullement érotique. C'est un texte *cheap*, gratuit et de mauvais goût. Il est évident qu'une infime minorité de femmes seront érotisées (?) par cette relation sadomasochiste. Pas très puritaine de nature et l'ayant lu cinq fois, disons que je ne le mettrai pas entre les mains d'adolescent-e-s.

«En lisant ce texte, tout mon corps se crispe de répulsion et ces mots me brûlent

la tête et le cœur, comme lorsque j'apprends qu'on diffuse *Elsa, la louve des SS* à la télé payante, qu'on tourne des films porno avec des enfants, qu'on y tue même parfois des femmes pour vrai (*snuff*).

«Mon dernier argument sera financier. Comme administratrice de LVR, je pense que ce texte risque de nous faire un très grand tort, en donnant à nos lectrices des raisons de s'indigner, de perdre confiance. Continueront-elles de nous suivre quand même?»

André-Anne Delisle est depuis l'automne notre secrétaire-réceptionniste : «Sans avoir la verve des rédactrices, je suis quand même en mesure d'aimer ou non un texte, et celui-ci, foncièrement, je ne le prends pas. Je suis peut-être «straight» en matière de cul, mais quand on lutte depuis des années contre la porno et que vlan ! du jour au lendemain, on publie un texte pareil, eh bien moi, les p'tites copines, je débarque, pour ne pas dire je débande. Ces fantasmes-là me font peur, me répugnent, m'humilient. Voilà.»

Toute nouvelle, Hélène Blondeau est en train de monter un centre de documentation à LVR : «Ce débat sur l'érotisme me déconcerte, me fait l'effet d'un jet d'eau glacé sur la tête. Je savais la démarcation entre l'érotisme et la pornographie confuse dans notre culture québécoise puritaine. J'espérais par contre qu'avec toute la diversité de la culture féministe, on arriverait à tracer plus clairement cette ligne, à choisir et publier ce qui est érotique.

«Mais à choisir aussi ce qui ne l'est pas et surtout à ne pas le publier dans un spécial érotique ! Pour moi, *Histoire de Q*, c'est porno. Ça ne m'érotise pas. Pour moi, l'érotisme est lié à la liberté, à l'idée de faire des folies au lit ou ailleurs, de laisser son corps et celui des autres s'exprimer. Le personnage principal d'*Histoire de Q* subit. Qu'il aime ou non, il subit. Qu'il ait du plaisir ou non, il subit. Difficile de choisir le plaisir lorsqu'on est enchaîné-e !» **Suite p36**

HISTOIRE

1

Peut-être ainsi : il l'avait fait jouir de la main et de la langue, assez pour qu'elle semble agoniser, puis lui s'étant à demi couché sur le sofa, elle l'aurait enfourché de dos, avec une rythmique implacable il se serait senti en elle bander plus dur encore, puis aspiré et trituré par son sexe à elle, avant qu'il ne l'agrippe aux hanches pour que le mouvement s'appuie, s'accélère, le tue. Elle se serait affalée sur lui, suante, si odorante, pour se recabrer quelques secondes plus tard, et lui tirer par la vulve une deuxième éjaculation. Puis une troisième.

Le secret de cette chimie leur échappait tous deux. Il devait partir. Mais avant qu'il ne se rhabille elle lui aurait soufflé : tu ne m'aimes pas, je t'aime tant je t'enlève. Avec une seringue, toute prête semblait-il, elle le piqua haut sur la cuisse, là où le sang frappait encore.

Où alors cela se serait passé ainsi : le bar s'était vidé et il avait fini par épuiser sa soif. Dehors, deux femmes l'auraient encadré et il a senti le froid des poignards entre le cuir de son blouson et l'étoffe des jeans. Elles l'auraient poussé à l'arrière d'une limousine conduite par une silhouette. Il fut proprement dévêtu et ficelé, et pendant que l'une le masturbait sans enlever son gant, l'autre lui marquait la joue d'une longue estafilade en lui murmurant : ça, elle ne nous l'a pas demandé, c'est pour le plaisir.

2

D'une manière ou de l'autre l'aboutissement était le même. Il avait été amené dans la salle de bal d'un manoir caché loin, hors les limites de la ville. Par les hautes portes-fenêtres le parfum des muguet mourait comme la vague sur le carrelage glacé.

On ne lui avait pas permis de remettre son linge. Au fond de la pièce scintillait un singulier assemblage de tuyaux et de chaînes. Le doute. L'appréhension ensuite. Ne pas montrer qu'il tressaille.

Il fut étroitement sanglé, entre les aisselles et le bas-ventre, dans un corset de fer garni d'anneaux. Puis on lui ajusta serré des bracelets d'acier aux poignets, aux coudes, aux genoux et aux chevilles. On le relia ensuite à l'échafaudage avec les chaînes.

À l'aide de poulies, il fut soulevé à quelques pouces du sol, et écartelé.

Après lui avoir baisé les paupières, celle qui l'aimait lui enserra toute la tête dans un casque de cuir qui dégagait les oreilles et les lèvres, mais bouchait les yeux.

À voix basse il demanda seulement : pourquoi les chaînes ?

Elle répondit : pour oublier.

3

On le laissa pendant des heures. Il entendait bruire le feuillage du parc et, à intervalles irréguliers, de longs gémissements d'hommes, d'où on ne pouvait démêler la souffrance de la volupté. Parfois aussi il percevait le chuchotement d'étoffes froissées, comme si on se glissait en silence pour l'observer.

Les oiseaux se sont assoupis. Sa mère qui se meurt, ses ennuis d'argent, sa carrière incertaine, son passé ? Après tout un jour à tendre l'oreille, il ne se souvient plus.

Il a faim, on fait jouer les poulies, ses mains sont amenées à la hauteur de son menton. On lui donne un bol de métal, il boit une mixture épaisse, au goût curieux. La tête lui tourne, la situation ou la boisson ?

Jamais il ne s'est senti moins seul mais il s'étonne de se détacher si vite de ses soucis, de ce qu'il est.

Des pas résonnent, un claquement musical, deux paires de sandales de bois ? On roule une table près de lui, il y a un clapotement d'eau dans un plat, du verre qui tinte. Des voix claires chantonnent en... japonais, il ne sait pas. Elles rient. De lui ?

Quatre mains le palpent. Il est fouillé sans merci, il rougit sous son casque,

heureusement il n'est plus personne alors quelle importance.

Il bande comme un fou. Les mains sont si petites, presque des mains d'enfants.

Elles s'envolent. Puis on mouille ses bras, ses jambes, ses aisselles, le tour de ses mamelons, son ventre, son entre-jambes. On le savonne avec un blaireau. On le rase. Partout. Il craint la lame, un modèle ancien, mais il ne débände pas.

On l'assèche, on l'huile, jamais il ne s'est senti plus nu, plus innocent.

Les mains lui touchent enfin le sexe. On lui applique une graisse parfumée à l'opopanax, avec un fond sucré. Les mains, complaisantes, montent et descendent sans hâte son pénis, séparent les testicules, serrent le gland.

Puis les Japonnaises l'abandonnent. Les sandales de bois claquent comme le sarcasme.

Dans le silence le sexe lui brûle. La graisse ! Non seulement il a perdu toute identité, mais il n'est plus qu'une verge enflammée.

4

Personne ne l'a soulagé. Dans un couloir du manoir s'est élevée puis éteinte une fête bruyante, entrecoupée des hurlements d'un homme.

Ce matin toute une grappe babillante s'est amassée autour de lui. On le met face contre le sol, on lui enlève son corset. Il est suspendu par les articulations, c'est moins confortable. Un pinceau lui effleure l'épaule, puis l'omoplate, jusqu'entre les fesses.

En riant on le saisit fermement aux membres. Il entend un ronronnement électrique, comme une fraise de dentiste.

On le tatoue pendant des heures, il ne sait plus. Au début les aiguilles étaient intenables, mais la douleur s'est endormie d'elle-même. Il a voulu crier mais il n'a plus de voix.

Il sent le dessin, une bête mythique avec des ailes. Il voudrait savoir les couleurs, il ne comprend pas que sa peau ne puisse les lire.

RE DE

par Anne Dandurand

Q

Plus de bourdonnement. On a fini. Elles sont encore toutes là, serrées contre lui. Une bouche touche son tatouage, de bas en haut. Il n'ose croire en sa joie, c'est celle qui l'aime, il reconnaît ses baisers. Mais cent bouches le couvrent soudain, comme le ventre d'une poulpe, toutes ces bouches qui le lèchent, le sucent, il perd la trace de celle qui l'aime.

5

Il n'en peut plus. Il veut uriner, déféquer. Il devrait appeler mais il n'ose. Il a honte. Son masque, son corset et ses chaînes l'ont dématérialisé si rapidement, il veut demeurer cet ange captif. Mais bientôt les viscères lui tordent.

Il se retient. Les premiers oiseaux saluent le soleil. Les gonds grincent, on vient. On lui pétrit durement le ventre et la vessie. On le masturbe sans finesse, il ne peut plus pisser même s'il le désirait.

On roule la table, il lui semble que quelques-unes ricanent sous cape. A-t-il discerné la fragrance un peu amère de celle qui l'aime ?

On joue des poulies, il est maintenant à l'horizontale, comme une femme chez le gynécologue, les genoux pliés et écartés. Elles se rapprochent, il sent leur haleine contre ses cuisses. Plusieurs doigts de tailles différentes lui asticotent l'anus, puis on y introduit un tube qui semble ne plus finir. C'est une nouvelle sensation et sous l'anonymat du casque il sourit de gêne et de plaisir.

Un liquide chaud cascade en lui, comment peut-il en absorber autant ? Son corset le moule un peu douloureusement. On lui mordille les oreilles, on lui couvre les épaules d'une chaude pluie de petites caresses. Plusieurs l'ont empoigné au sexe.

On ôte le tube un peu trop brusquement, il est remis à la verticale, les genoux de chaque côté de la taille. On actionne un levier. Toute la structure qui le soutient vibre. Il ne résiste plus et lâche toute l'eau de son ventre sous les applaudissements ironiques du groupe.

Mais lui a compris qu'il évacuait en même temps tout ce qu'il se reprochait vis-à-vis de celle qui l'aime, ses lâchetés secrètes, ses demi-vérités, ses fuites...

Maintenant, cette légèreté, cette délivrance, cette absolution : il se promet de s'arranger pour subir demain le même traitement.

6

Le tatouage lui chauffe le dos. Sans le déferler on l'étend sur le carrelage. Une femme s'assoit sur sa poitrine. Elle est nue, sa vulve palpite contre son estomac. Tranquillement, elle ouvre les lèvres de son fruit, y plonge les doigts de l'autre main. Elle se branle sans hâte sur lui, ondulante de la croupe en cadence. Elle met bientôt les deux mains à l'ouvrage, elle siffle comme un serpent, elle rue sur lui, et les effluves de l'orgasme lui trempent le sternum. Elle ne s'est pas retirée que deux autres s'installent sur son ventre et se dodichent l'une l'autre. Une quatrième s'empale sur les orteils de son pied gauche, il est assailli de femmes, de sexes de femmes qui emmitoufflent son corps, y laissant chacun son jus, son rôle. Aucune ne l'a essuyé, il a l'impression de se noyer dans tous ces arômes, d'être devenu le lit d'un bordel lesbien.

Les poulies chuintent, il est hissé horizontalement, il dégouline. Il entend des bruits mous, comme si on fessait une chair lourde, il songe à une sourde mélodie. Personne pourtant ne se plaint.

On l'enduit d'une substance collante et chaude, en se servant d'une cuillère qui s'attarde entre ses cuisses, sur sa tige. On continue pourtant jusqu'à sa bouche. En tirant la langue il peut goûter. Une confiture d'abricots et de roses ? Sous son casque de cuir le délire éclate, les grillons strident, le soleil bondit comme un capri, il chavire comme un moucheron au cœur d'une sarracénie pourpre.

Mais voici qu'on le tapisse d'une pâte souple. Un déclic : la température se réchauffe subitement. Elles l'ont trans-

formé en un bonhomme de pain d'épices, fourré de confiture et de crème. Il attend. Il est prêt pour l'heure du thé.

7

Une fontaine sanglote au loin. S'est-il évanoui ? Pendant la nuit on l'a déposé sur le sol. Il a gardé son masque, mais maintenant quatre gros boulets de fonte tirent au bout des chaînes. Il peut se déplacer, mais au prix d'efforts épuisants. Il doit retrouver celle qui l'aime, si elle est encore là.

Il ouvre les chambres, écoute si on respire. Il comprend qu'il n'est pas le premier à errer ici : personne ne s'éveille lorsqu'il se penche pour flairer les corps.

L'aube tarde, le raclement du fer sur le carrelage gémit comme le chagrin.

Si elle n'y était plus ? Pour la première fois il a vraiment peur, si ce n'est pour elle pourquoi ces peines ?

Enfin elle est là, il prononce son nom, tout bas, elle dort, elle ne répond pas. Il s'écroule près d'elle, s'enivre de sa fragrance un peu amère.

Elle se secoue, le délivre, lui dit : pars. Il refuse. Il dit : laisse-moi mon masque et mes chaînes, ce sont les signes de l'amour.

Elle se couche alors sur lui, et commence à le dévorer.

Anne Dandurand est née en bonne compagnie en 1953, à Montréal. Journaliste, réalisatrice, comédienne, elle publiait en 1982, avec sa jumelle Claire Dé, un recueil de nouvelles : *La louve-garou* (1982) à la Pleine lune. Cette nouvelle inédite est extraite d'un recueil en préparation : *Le journal de l'araignée*.

Nous étions six, au comité de lecture, à vouloir publier ce texte. Mais toutes, cependant, nous avions des réserves et de l'appréhension en prévision des réactions. Après ceux de Marie-Claude et de Diane, le texte de Francine reprend la plupart des arguments *pour*, en plus de détailler des doutes qui nous étaient communs.

Marie-Claude Trépanier, collaboratrice, est membre depuis peu du comité de rédaction : «J'aime le texte d'Anne Dandurand pour ses qualités littéraires, ses audaces et ses ambiguïtés. Les deux propositions du début soulignent bien le caractère fantastique. Certaines phrases m'ont aussi plongée dans le doute (pourquoi pas ?), la réflexion ou le plaisir : "À voix basse, il demanda seulement : pourquoi les chaînes ? Elle répondit : pour oublier." Ou : "Il sent le dessin, une bête mythique avec des ailes. Il voudrait savoir les couleurs, il ne comprend pas que sa peau ne puisse les lire." J'entends, je lis cela sur le plan symbolique.

«Pour moi, le personnage masculin n'est pas qu'un accessoire du masochisme, il est un sujet pensant : on sait que sa mère se meurt, qu'il a une carrière incertaine, des lâchetés secrètes. On n'en sait pas autant du personnage féminin. Finalement, c'est un texte que je respecte et je voudrais que d'autres femmes puissent le lire.»

Diane Poitras est depuis l'automne dernier notre chroniqueuse de cinéma : «J'ai d'abord lu ce texte avec un intérêt inquiet et malheureux. À la relecture, je n'y prends pas plus de plaisir. Je suis donc d'accord avec l'analyse de celles qui s'y opposent : il y a un risque que les lectrices n'y voient qu'une vengeance bête et méchante ; le consentement suggéré de l'homme rappelle celui que la pornographie prête aux femmes (victimes). Je m'oppose aussi à la relation violence-sexualité, surtout s'il y a un rapport de pouvoir inégal entre les deux parties.

«Pourtant, j'arrive à des conclusions différentes. Il faut publier ce texte : l'ampleur et la violence des débats qu'il a suscités montrent qu'il n'y a unanimité ni sur le texte – ni peut-être sur la porno ? – à la *La Vie en rose*. Ne pas le publier serait masquer cette division et je trouverais cette position inconfortable pour une revue féministe qui se veut pluraliste. Pour moi, ce texte n'est pas antiféministe et il faudrait donc laisser aux lectrices la liberté de se faire une opinion, les encourager même à réagir.

«Par ailleurs, ce débat n'est pas le seul fait d'un groupe d'intellectuelles à LVR. Il soulève des questions sur lesquelles nous serons toutes appelées à éclaircir nos positions, à les confronter, avant de pousser la réflexion plus loin et de proposer des alternatives concrètes. *Histoire de Q* n'est peut-être pas le texte idéal pour provoquer un tel débat mais, on l'a souligné, on risque d'attendre longtemps un tel texte.»

«Les femmes ne parlent pas d'érotisme, ou très peu... C'est une chose de dire avec qui on baise ou baiserait bien, c'en est une autre de dire ce qui nous hérisse le poil, nous fait mouiller, nous excite sans lendemain», écrivait Francine Pelletier dans LVR de décembre 1980, dans un texte intitulé *D'Éros, des poissons et des femmes*, le seul jusqu'à maintenant à avoir analysé carrément dans nos pages l'érotisme des femmes.

«Première réaction : je n'ai vu dans *Histoire de Q* qu'un pastiche d'*Histoire d'O* et autres romans du genre. Reprendre le modèle pornographique à notre compte ? Ah non ! C'est trop simple, bête, niaisieux !», écrit-elle cinq ans plus tard. «Je ne trouvais pas le texte érotique ; j'avais aussi l'impression que l'auteure allait au plus choquant, provoquait pour provoquer. Je n'arrivais pas à lui faire confiance.

«Après la première discussion, par contre, je pouvais concevoir *Histoire de Q* comme une sorte d'exorcisme ou de rite de passage, comme un «rebirth» littéraire... Bref, comme un exercice assez horrible, mais par lequel il faudrait passer pour atteindre l'autre côté du miroir. Mais pourquoi fallait-il donc employer tout l'arsenal de la torture ?

«À la deuxième lecture, celle-là attentive, je me suis laissée prendre par la fable étrange qu'est aussi ce texte. Fable : "petit récit en vers ou en prose qui illustre un précepte". À ne pas prendre pour la réalité vraie. Je recommandais à faire confiance à l'auteure : elle essayait sans doute de dire quelque chose.

«Il me semble maintenant évident qu'*Histoire de Q* est un constat sur l'amour : jusqu'où devons-nous aller pour que les hommes s'y abandonnent ? Et s'ils le font, cela ne sera-t-il pas aussi dangereux pour eux que ça l'a été pour nous ? Rien à voir avec l'érotisme. Mais au fond, je suis un peu déçue. Parce que, loin de pointer vers le futur, vers ce qui pourrait être, vers ce que les femmes ont encore à inventer pour célébrer leur amour du cul (la raison d'être, pour moi, de ce spécial érotique), *Histoire de Q* s'en tient à un constat aussi présent que morbide, qui ne nous avance pas tellement. Mais peut-on passer à côté de ce qui existe ?

«De plus, j'ai toujours réagi fortement à l'idée que nous, les femmes, quand nous nous mettrions à faire tout ce que font les hommes (gérer les avoirs, gouverner les pays, inventer les images, etc.), ce serait forcément beau. C'est une utopie dange-

reuse, qui nous dessert, qui nous empêche de préciser nos idées, de nuancer nos positions. Nous nous battons aussi pour avoir le droit de nous tromper, de bafouiller, d'être déchirées... mais sans en avoir honte !

«Mais suis-je en train de "me tortiller le cul pour chier droit", comme dirait un peu cavalièrement une amie ? Tant de rationalisations augurent mal. Les premières impressions ne sont-elles pas finalement les plus sûres ? Et puis, comment ne pas considérer l'émoi causé par ce texte ? Je sens la déprime de l'une, l'indignation de l'autre, le découragement général. Ne vaudrait-il pas mieux, comme disent les Anglais, *let sleeping dogs lie* ?

«Justement. On ne peut pas avoir discuté pendant près de 12 heures (l'une des discussions les plus mémorables de l'histoire de LVR et, en ce qui me concerne, la pire décision que j'aie eu à prendre) et ne pas en tenir compte ? Et y a-t-il moyen d'engager le débat sans publier le texte qui l'a provoqué ? Non. L'érotisme et/ou la porno ne se discutent surtout pas dans l'abstrait.

«Alors, il faut publier. Par honnêteté intellectuelle. Par souci de cohérence face à la démarche entamée, moins celle de l'érotisme que celle du débat autour de la pornographie. Il est possible que nous nous tendions des pièges en publiant *Histoire de Q* (exemple : vouloir absolument prouver que nous ne sommes pas puritaines !) Mais il est aussi vrai que l'idéologie féministe comporte ses propres pièges et sa propre morale parfois paralysante, non ?»

L'ACTUALITÉ MONDIALE VUE PAR LES FEMMES

Du 5 au 9 juin dernier, des femmes d'à travers le monde se sont rendues à Halifax pour discuter de quoi aurait l'air une véritable sécurité mondiale et pour déterminer de nouvelles méthodes destinées à réduire les tensions internationales.

Saviez-vous que vos impôts ont contribué l'année dernière au budget mondial de 800 milliards de dollars d'armements ? Aimerez-vous miser sur d'autres valeurs ? Envoyez-nous vos dons, ils nous aidera à défrayer les coûts de la conférence ainsi qu'en publier les conclusions.

Coalition of Canadian Women's Groups
International Peace Conference
Room 9-10, Seton Annex,
166 Bedford Highway,
Halifax, Nova Scotia,
Canada, B3M 2J6

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896

Pour accepter *Histoire de Q*, certaines d'entre nous avaient invoqué son aspect de fable, de démonstration sur l'amour et l'abandon, où la souffrance n'était jamais mise en évidence pour titiller la lectrice, comme c'est le cas dans la porno. Mais d'autres voyaient d'abord la souffrance et s'identifiaient au torturé ! N'importe quel texte peut ainsi s'interpréter de manières opposées. Mais quelles étaient les intentions de l'auteure ?

Depuis deux ans, Anne Dandurand s'acharne, avec sa soeur Claire Dé, à recueillir des fictions érotiques auprès d'auteures québécoises, en vue d'une anthologie. L'érotisme est pour elle un vieux « bag ». Nous l'avons invitée au bureau, lui avons fourni tous les commentaires écrits, positifs et négatifs. Au deuxième feuillet, pas du tout étonnée des réactions à son texte, elle s'écriait : « Je ne voulais pas forcément écrire quelque chose de violent ! Je voulais répondre à *Histoire d'O*, de Pauline Réage. D'ailleurs, les premiers chapitres en sont pratiquement un pastiche, avec les deux faux débuts, etc. Mettons les choses au clair : moi aussi, dans ma vie réelle, je suis absolument et uniquement pour une sexualité joyeuse, libre, non violente et égalitaire !

« *Histoire de Q* n'est pas un texte érotisant, mais bien une fable moralisante. Si *Histoire d'O* représente ce qui arrive lorsqu'une femme aime trop, *Histoire de Q* montre ce qui arrive lorsqu'un homme n'aime pas. Cela

dit, j'écris dans la fureur d'écrire, je n'ai jamais le choix, c'est ma manière à moi de survivre. J'ai écrit, je me suis laissée emporter. Après seulement, je me suis demandé : pourquoi ai-je écrit ça ?

« Ma réponse, je l'ai trouvée dans une phrase de Henri Laborit disant que l'agressivité n'est jamais spontanée, mais vient toujours en réponse à quelque chose. Et moi, au moment de l'écriture, j'aimais sans être aimée, j'étais torturée émotivement par lui, le non-aimant. Le texte correspond à ce que je vivais émotivement : j'aurais voulu faire souffrir le gars avec qui je vivais, parce que lui me faisait souffrir. J'ai écrit *Histoire de Q* pour torturer mon tortionnaire. Est-ce que j'aurais dû me censurer, me taire, avoir honte de ma violence, de ma méchanceté, nier que oui, j'éprouvais des pulsions meurtrières, sadiques... alors que justement, elles me révélaient ce que j'avais à faire : c'est-à-dire abandonner enfin cet homme, l'objet de mon amour ?

« Alors, c'est vrai que c'est un texte de vengeance, de destruction pure. À la fin, il lui dit son amour, qu'il veut rester. Alors elle se couche sur lui et commence à le dévorer. Elle veut qu'il disparaisse.

« J'ai fini par me pardonner ce texte. Je dis pardonner à cause de séquences comme le tatouage. Moi, je suis tatouée sur le bras et hou ! ça fait très mal. Lui, dans l'histoire, a le dos tatoué au complet, en une seule séance. On ne ferait jamais ça d'un coup ! Donc il doit souffrir, c'est effrayant ! C'est vraiment la destruction de l'homme non aimant. J'ai mis des mois à le comprendre.

Je regardais ce texte et je faisais *Wark !*, complètement dégoûtée.

« La scène du lavement, aussi, est horrible... Mais lui est content, il se libère de ses lâchetés. Il comprend quelque chose à travers ça, finalement. Mais non, quoi qu'on en pense, il n'arrive jamais à s'abandonner vraiment. C'est pour cela qu'à la fin, il lui dit : "Laisse-moi mes chaînes et mon masque, ce sont les signes de l'amour." Pour ce gars-là, l'amour c'est ça. Alors moi, en tant que femme, je le dévore. Ça ne me tente pas, un gars qui marche avec un masque et des chaînes. Ça ne m'intéresse pas.

« Il y a déjà longtemps que j'ai écrit *Histoire de Q* presque deux ans. Je sais que ce texte sent le soufre, personne n'en veut et je comprendrais tout à fait que vous ne le publiiez pas. Mais je ne m'en excuse pas. Je ne le renierai jamais : j'ai appris avec lui, et peut-être d'autres, avec moi. »

Finalement, cette « fable moralisante sur l'amour », nous ne l'avions qu'à demi décodée, les unes et les autres, ce qui était inévitable, je suppose. D'ailleurs, comme toutes les fictions érotiques publiées ici, *Histoire de Q* ne nous renvoie en définitive qu'à nous-mêmes, qu'à la conception très intime et morale que nous avons individuellement de l'érotisme et de l'amour. La fiction est toujours un miroir, cette fiction-ci est un miroir plus trouble, plus implacable que d'autres. Mais à côté de l'éclairage gourmand, positif, rassurant, ironique ou tendre projeté par les sept autres nouvelles, n'avait-il pas aussi sa place ?

The Highlands Inn



PETITE AUBERGE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

À seulement 3 heures de route de Montréal, dans les montagnes blanches du New Hampshire, le Highlands Inn est un endroit unique pour vous, vos ami-e-s, vos amant-e-s. Cent acres de terrain privé, des montagnes à perte de vue, des chambres meublées d'antiquités et avec chambre de bain privée, des salles communes spacieuses... tout est là pour créer une atmosphère calme et agréable. Nous avons aussi une piscine, des kilomètres de pistes en montagne, du golf, du tennis, des marchands d'antiquités à proximité...

Cette année, prenez rendez-vous avec la montagne.

Aubergistes : P.O. Box 118 U
Judith Hall Valley View Lane
Grace Newman Bethlehem, NH 03574
(603) 869-3978



Université de Montréal
Faculté de l'éducation permanente

PIAF

Perfectionnement des intervenantes et intervenants auprès des femmes

- Un programme féministe de 15 crédits dans lequel on systématise ses connaissances sur les femmes.
- Un programme qui peut être complété par une formation sur mesure pour obtenir un certificat (30 crédits).
- PIAF s'adresse aux intervenantes ou intervenants en santé, en travail social, en éducation et dans les groupes de femmes.

Date limite d'admission : le 2 août 1985

Pour information : tél. : 343-6090

**Ne ratez pas, dans
les numéros d'automne
de LA VIE EN ROSE:**

DES DOSSIERS:

Comment être jeune,
pauvre, chômeur-euse,
mal nourri-e...
et avoir quand même
des projets?
Les hommes: mais qu'est-
ce qu'ils veulent?

DES ENTREVUES:

Anne Sylvestre (enfin!),
les Folles alliées (déjà!),
Luce Guilbeault, etc.

DES TÉMOIGNAGES:

... de toutes les «filles
à papa» qui ont répondu
au texte «Mon père à moi»
d'Hélène Pedneault
(en mars dernier).

DES RÉFLEXIONS:

sur l'érotisme, la
pornographie et la censure
(poursuivons le débat), sur
les femmes terroristes, etc.

DES REPORTAGES:

sur la conférence
de Nairobi, les Philippines,
la Chine, l'Afrique du Sud;
sur le féminisme d'État, les
élections provinciales, etc.

École de danse M.M.M.
Athlétique Thérapeutique Esthétique



**Méthode
Margaret
Morris**

Session d'été :
du 15 juillet au 31 août
Mardi et jeudi :
9 h 30 à 10 h 45
18 h 00 à 19 h 15
Coût :
35 \$ 1 fois/semaine
60 \$ 2 fois/semaine

Accessible à tous

Préparation adéquate pour tous les sports

Mobilisation de la colonne vertébrale Respiration intégrale du hatha-yoga

2012 est, rue Mont-Royal (angle Bordeaux)
286-9777 525-5335

NOUVEAU!

Marc Chabot Sylvie Chaput

**Lettres sur
l'amour**

9,95 \$



ÉDITIONS
SAINT MARTIN

Saint-Martin

avait le sexe d'un homme et la main d'un enfant. Il la trouva si humide qu'il eut l'impression d'entrer en elle comme dans un aquarium. Il s'y serait laissé flotter le restant de sa vie ou tout au moins de l'après-midi, mais elle resserra vivement sur lui l'étreinte, l'entraînant dans un va-et-vient qui leur parut aussitôt aller de soi. Ils glissaient si bien l'un dans l'autre, marquant le rythme d'halètements d'aise, qu'on ne sut bientôt plus lequel était lequel.

Il leur sembla que la grande fille aux cheveux courts venait d'introduire un pied sous la jupe de sa vis-à-vis dont la respiration s'était selon toute apparence légèrement accélérée. Le patron affichait depuis peu le regard vague et déterminé du coureur. Se pouvait-il que cet homme d'un naturel si retenu soit en train d'échapper aussi résolument à toutes contraintes, en plein après-midi, derrière le comptoir de son café ? Ils crurent apercevoir leur voisine de droite opter résolument pour le plaisir au détriment du malaise. Quant au client d'en face, toujours accroché à son menu comme à une bouée, dissimulait-il de sa main libre quelque abondance dans sa culotte ? Tout cela n'était peut-être finalement qu'imagination et projections.

Ils filèrent un bon moment à vive allure, s'éperonnant les flancs pour leur plus grand plaisir, se cramponnant l'un à l'autre pour ne pas, dans les moments d'emballement, être désarçonnés et projetés en bas de leur monture. Elle eut soudain envie de voir le visage de celui qui s'enfonçait en elle. Quel était cet homme qui fonçait à bride abattue en son for intérieur et auquel elle s'attachait avec tant d'impétuosité ? S'accrochant à son sein gauche ainsi qu'à tous les plaisirs passés, présents et à venir, se cherchant avec frénésie en tous ces points du corps et de l'âme capables de vous charrier si loin au coeur de vous-même qu'on croit parfois ne jamais pouvoir en revenir, elle ramassa peu à peu l'étendue de son désir pour tous ces êtres de chair passés, présents et à venir en une masse si compacte qu'elle en mourrait si jamais elle éclatait. Elle pouvait bien en mourir. Qu'y avait-il vraiment d'autre ?

Il la sentit foncer dans la voie du plaisir avec un tel allant qu'il ne put faire autrement que lui céder le passage. Elle dut bien toucher le fond d'elle-même car le son qui sortit en rafale de sa bouche se répercuta longtemps dans le café. Elle s'écroula sur la table secouée par l'impact. Il crut l'espace d'un instant qu'elle ne s'en remettrait pas. Il s'en serait trouvé fort démuné s'il ne l'avait pas en un tournemain retrouvée pendue à son sexe comme à un pouce. Elle tétait, tétait, se rattachant à ce genre de gestes primaires qui seuls parfois rassurent vraiment. L'envie lui prit soudain de voir le visage de cette femme qui, il en était sûr, le sucrait jusqu'à la moelle.

Il eut le temps de se rendre compte que

le client de la table d'en face s'esquiva, gêné, vers la salle de bain, que le patron affectait des rougeurs aux joues et un air de contentement inhabituels et que la grande fille et sa vis-à-vis cherchaient réciproquement sous leur jupe ce que leur voisine de droite venait de trouver abondamment sous la sienne. Ne pouvant plus se retenir, il ne se retint plus et se cogna si fort en elle qu'il pensa y laisser sa peau et l'y laissa un temps. Ils restèrent un long moment appuyés l'un sur l'autre, ne sachant trop que faire d'autre. Quand la tendresse va dans les fesses, qu'est-ce ?

C'est ainsi qu'il était entré dans sa vie comme dans un café, balayant vaguement l'horizon un peu au-dessus des têtes à la recherche d'une table libre.



Suite de la page 29

retenu lui fait battre de l'âme.

Vous frémisiez de vous sentir aspirée dans ce désir sans fin, en même temps il vous semblait glisser dans un calme si grand que votre musculature se dénouait et au lever, vous m'avez dit : *J'ai grandi*. C'était vrai, on aurait juré que vous aviez pris un pouce ou deux de plus, c'est du moins ce que j'ai rajouté pour gagner quelques baisers. Pour vous voir vous jeter à mon cou en riant et me traîner au cabinet de toilette, en me tendant ce crayon bleu à paupières, me suppliant de tracer au mur ce tiret où vous tapiez exactement votre tignasse. Puis vous vous êtes collée à moi, collée, collée comme si vous aviez craint de laisser votre double épingle au mur, avec une main en oeillette sur vos yeux. Quand vous avez osé un coup d'oeil entre deux doigts, j'ai compris que vous conteniez à peine l'émotion d'apercevoir l'autre que vous aviez été certes autrefois, mais sans savoir que vous pouviez l'être, et que vous étiez maintenant. Soulagée d'avoir soutenu cette vision de vous-même sans défaillir vous-même, vous avez pouffé de rire. Vous m'avez regardé dans les yeux. *Chaque matin, on recommencera.*

Touché par ce rituel que vous me proposiez de jouer avec le plus grand sérieux, j'ai recommencé tout de suite, sur le tapis, en prenant votre mesure de façon que ça ne laisse de trace, cette fois-là, qu'en vous. Après, quand j'ai proposé de vérifier l'exactitude de la marque bleue au mur, pelotonnée sous moi, le musée dans les poils de mon aisselle, concentrée dans mon odeur pour absorber encore plus d'être que ne plus être un instant dans ma prise vous autorisait, vous avez soupiré : *Non, pas tout de suite, j'ai dû me ratatiner*. Vous aviez dû perdre quelques pouces en chemin, que je vous promettais de regagner d'ici à la nuit.



Suzanne Girard. O-C

Christina...